

Les deux amours d'Éloi Sinclair

Caroline Montpetit

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64592ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Montpetit, C. (2011). Les deux amours d'Éloi Sinclair. *Moebius*, (128), 63–68.

CAROLINE MONTPETIT

Les deux amours d'Éloi Sinclair

Éloi Sinclair avait deux passions : les livres et les arbres. En fait, il aurait fallu dire les arbres et les livres, parce qu'il avait appris à connaître les premiers bien avant de feuilleter les seconds. Les arbres, il les avait d'abord connus par son père, qui était menuisier. Mais il n'était pas qu'un simple menuisier. Homme de principe soucieux de l'environnement, il ne travaillait que le bois mort de « sa belle mort », comme on dit des vieux qui rendent leur dernier soupir en dormant, sans maladie autre que celle d'avoir vécu trop longtemps.

Les arbres que le père d'Éloi ramassait pour faire des chaises, des tables, des bibliothèques, ou encore tout simplement des plats, mouraient pour toutes sortes de raisons. Parfois, une compagnie d'hydro-électricité, qui s'obstinait à élever ses lignes de transmission et ses fils électriques dans les airs alors que tant de cités sensées avaient enfoui les leurs dans la terre, décidait un jour de couper un arbre gênant, pour faire passer le câble d'un nouvel abonné, par exemple. À d'autres moments, c'était l'administration municipale qui décidait de couper un arbre jugé dangereux pour une maison toute proche, soit parce que son tronc était rongé par une maladie vorace, soit parce que son expansion menaçait de faire éclater les vitres des fenêtres, par jour de grand vent. Le père d'Éloi n'aurait jamais osé abattre un arbre de ses propres mains. Mais, amoureux du bois, il se penchait sur leurs cadavres, appréciait les fourches qui avaient noirci leur chair, les loupes qui avaient germé de leurs blessures, les larmes qui avaient marqué leur peau. Pour lui, les meubles et les objets communs qu'il fabriquait avec le bois étaient une sorte de

sépulture pour les arbres, qu'il polissait affectueusement, presque amoureuxment, en évaluant du regard, à travers les trous, les nœuds, ou les taches, les souffrances passées de l'arbre, mais aussi sa vigueur et sa longévité.

Il connaissait le passé et le présent des arbres, et appréhendait leur avenir. Au printemps par exemple, il partait cueillir les fruits femelles du ginkgo biloba, dont les Asiatiques se servaient pour jouir d'une jeunesse éternelle, pour s'assurer une fertilité tardive. On s'en servait comme vermifuge, laxatif, oxygénateur, neuroprotecteur, régénérateur cardiovasculaire... etc.

Le père d'Éloi savait que le ginkgo biloba était le premier vrai arbre, et sans doute le plus ancien fossile terrestre. Il avait jadis, avant les glaciations, recouvert la totalité de l'hémisphère nord de la terre. Pouvant vivre jusqu'à 2000 ans, il était aujourd'hui une espèce menacée.

Après ses tournées de promenade dans les bois à l'époque de la fécondation des ginkgo biloba, le père d'Éloi revenait à la maison avec des paniers pleins de leurs ovules, dont il faisait des salades et des soupes, malgré l'odeur nauséabonde que ces fruits dégageaient, et qu'Éloi n'aurait jamais, de toute sa vie, osé lui signaler.

La famille d'Éloi vivait en ville. Sa mère était professeur dans une école primaire. Les ginkgo biloba que son père fréquentait avaient été préservés dans les rares parcs urbains, à l'abri des coupes sauvages qui décimaient les forêts partout autour. Avec un certain cynisme, il disait parfois que c'était en ville que les arbres avaient les meilleures chances de vieillir.

Mais le père d'Éloi avait aussi d'autres amours: le pommier par exemple, dont les troncs courts, les branches crochues comme des doigts de sorcières semblaient surgir des temps anciens et assister, impuissants, à la dérive du monde. Ou encore le chêne blanc, presque disparu de nos contrées, et dont des armées entières avaient construit leurs bateaux, quitte à les laisser pourrir, une fois coulés, au fond d'un océan qu'ils n'auraient jamais dû visiter.

J'ai dit qu'Éloi aimait les arbres, mais peut-être était-ce son père qu'il aimait par dessus tout et à travers eux. Ce père taiseux qui par son silence même, l'avait initié à la grandeur du monde.

Chose certaine cependant, Éloi aimait les livres. Très jeune, il avait feuilleté avec sa mère, institutrice avertie des effets de la lecture sur la réussite scolaire, des livres d'images qui ouvraient grand la porte à son imagination fertile.

Auparavant, il avait commencé par des livres d'images, bien sûr. Longtemps, il avait rêvé devant les profondeurs marines des aquarelles accompagnant *La petite sirène*, de Hans Christian Andersen, ou devant les planches illustrant l'univers éclaté d'*Alice au pays des merveilles*. Il avait aimé deviner l'appartenance de chacun des drapeaux qui figurait sur les pages de garde du dictionnaire *Larousse* illustré. Mais le vrai coup de foudre avait commencé au moment de l'acquisition de l'autonomie complète, lorsqu'il avait pu parcourir les Tintin et les Astérix, d'abord, puis les Biggles et les Bob Morane, ces romans où l'on s'enfuyait à l'intérieur d'un livre couvert de caractères et sans images, «voir pour oublier», comme disait un poète.

Mais ce sont les livres débarrassés de toute image qui avaient déclenché sa véritable passion de la chose écrite. Dès la pré-adolescence, il avait établi ses entrées dans la bibliothèque, où ses parents le laissaient désormais piger ce qu'il voulait. Jamais il ne savait qui, de sa mère ou de son père, avait rangé là les livres qui semblaient lui paver la voie dans le monde des hommes. Les livres, de toutes façons, sauf lorsqu'ils étaient marqués en page frontispice d'un paraphe revendicateur ou d'une dédicace intrigante, semblaient toujours n'appartenir qu'à eux-mêmes. Il y avait eu des coups de foudre de littérature québécoise, *Prochain épisode*, d'Hubert Aquin, un livre qui flirtait avec l'espionnage et la folie et qui lui avait semblé creusé à même sa chair et son histoire, comme ces bols que son père tournait avec la chair et l'histoire des arbres. D'autres romans québécois avaient suivi, en même temps que de grands romans de l'étranger, *Cent ans de solitude*, de Gabriel Garcia Marquez, puis le *Quatuor d'Alexandrie*, de Lawrence Durrell, qui lui avaient fait tour à tour visiter la Colombie et l'Amérique du Sud, et fréquenter l'Égypte, avec ses nuits parfumées et son exotisme grouillant. Éloi avait étudié au cégep, puis s'était inscrit en médecine.

C'est peut-être à partir de ce moment-là qu'il avait commencé à s'éloigner de son père. Il n'aurait pas pu dire exactement ni comment ni pourquoi. Il pouvait seulement dire, par exemple, qu'il s'était alors mis à étudier tard le soir, alors que son père était un homme du matin, et que c'était son moment préféré dans la journée pour aller faire des récoltes de bois. Et si Éloi avait d'abord été intéressé par la médecine pour s'approcher des gens et de leurs corps, il s'était vite trouvé accaparé par une somme de connaissances techniques à retenir. Dans ses rares temps libres, il continuait tout de même de fréquenter les livres, les fictions. Dans sa bibliothèque, les rayons étaient chargés tant d'ouvrages de médecine que de livres de poésie, de romans, d'essais. Parfois, son père y jetait un coup d'œil, et Éloi lisait dans ce regard un mélange d'admiration et de reproche, comme si son père voyait dans tout ce papier imprimé un cimetière de forêts abattues.

Éloi était déjà un médecin établi lorsque son père était tombé malade. Ce dernier l'avait appelé un jour, le souffle court, comme absent au bout du fil. Puis, il avait balbutié quelques mots, pour lui dire qu'il ne se sentait pas bien. Le fils avait simplement appelé l'ambulance et avait filé à l'hôpital pour être à ses côtés. On avait diagnostiqué un infarctus. Son père s'en était remis avec peine, était resté faible, un peu absent. Très pris par son travail et sa vie de famille, Éloi ne le voyait pas souvent. Mais dès qu'il le pouvait, il s'éclipsait pour aller lui parler et, si possible, marcher avec lui dans un parc. Son père se déplaçait désormais avec peine, et choisissait souvent de rester assis dans sa chaise berçante, la tête inclinée sur sa poitrine, comme plongé dans un demi-sommeil. Il ne l'avait pas vu depuis une semaine lorsque sa mère l'appela en détresse au petit matin. Son père ne respirait plus.

Ce sont les brancardiers qui avaient transporté son grand corps à l'hôpital, pour constater le décès. Puis, pendant que fumée et cendres se séparaient encore ce qui avait été l'homme de sa vie, Éloi s'était silencieusement installé dans l'atelier de son père et y avait dégagé un grand tronc de bouleau. Avec la scie ronde, le couteau et les outils encore couverts de poudre de bois, il avait taillé dans le tronc de l'arbre un trou de la taille d'une urne funéraire. Éloi y avait

déposé doucement les cendres de son père, récoltées plus tôt au crématorium. Il avait enterré l'urne dans le jardin contigu à la maison familiale avec, à ses côtés, une poignée de noix de noyer. Puis il avait prié, un peu, pour qu'un arbre pousse grand et fort auprès de son père, qui dormait désormais tout au fond de la terre.

